

DG/95/31

Original: français

ORGANISATION DES NATIONS UNIES  
POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Discours de  
M. Federico Mayor

Directeur général  
de  
l'Organisation des Nations Unies  
pour l'éducation, la science et la culture  
(UNESCO)

à la collation du grade de  
Docteur honoris causa  
de l'Université Paul Sabatier  
de Toulouse

Toulouse, 6 avril 1995

Monsieur le Recteur, Monsieur le Président de  
l'Université Paul Sabatier, Monsieur le Président du  
Conseil régional, Monsieur l'Ambassadeur, Monsieur  
le Maire de Toulouse, Monsieur le Président de la  
Commission de la République française pour  
l'éducation, la science et la culture, Excellences,  
Mesdames, Messieurs, Chers amis,

En espagnol, il y a deux verbes être: "ser" et "estar", l'un pour l'essence (je suis catalan, par exemple), l'autre pour l'accident (je suis ministre, directeur général, etc.). Dans ma vie, il y a une succession de parenthèses, où j'occupe des fonctions différentes, mais je reviens toujours "au nid", à l'université - cette "alma mater" qui recèle l'admirable capacité de donner à chaque femme et à chaque homme les moyens de se libérer, de maîtriser son propre destin et de devenir une citoyenne, un citoyen à part entière.

A propos de l'enseignement supérieur - dont l'UNESCO vient, comme vous venez de le rappeler, Monsieur le Président, de faire le point de la situation sur les cinq continents -, j'aimerais commencer par proposer d'en changer la dénomination et de l'appeler "apprentissage supérieur", ce qui reflèterait à mon sens un angle de vue plus réaliste, plus fécond, et correspondrait mieux aux termes dans lesquels doit se mesurer l'efficacité des dispositifs éducatifs à tous les niveaux.

Ensuite, je pense qu'il serait bon, à l'aube d'un nouveau millénaire, de faire le point sur l'université et sur ses fonctions. Source de savoir, l'université l'a toujours été, et, partant, source de pouvoir. Sa responsabilité s'affirme aujourd'hui bidirectionnelle: d'une part, elle doit éclairer les décideurs en leur apportant les données et informations spécialisées nécessaires, fondées sur la rigueur scientifique, et d'autre part, elle doit s'adresser au plus grand nombre, être ouverte en permanence à chacun à tout moment de sa vie, pour offrir à chacun la possibilité de reprendre, poursuivre, compléter, diversifier sa formation, pour offrir à chacun la possibilité de devenir ce qu'il est: un être libre.

Mesdames, Messieurs,

Dans toute entreprise humaine, le passage du temps apporte une contribution ambivalente. D'un côté, il permet à l'entreprise de s'étendre, de s'étoffer, de se structurer, de se perfectionner par des règles et des procédures, d'évoluer; d'un autre côté, il éloigne l'entreprise de la visée initiale de ses fondateurs, en une dérive insidieuse où l'accessoire prend parfois le pas sur le fondamental. Aussi est-il salutaire de tenir compte du facteur temps et de revenir périodiquement à l'essentiel.

En ce qui concerne l'UNESCO, qui va bientôt fêter ses cinquante ans, cet essentiel se trouve résumé - merveilleusement - dans son Acte constitutif, et singulièrement dans le Préambule de ce document fondateur. Là se trouvent la flamme originelle, l'idéal, l'âme de cette institution intellectuelle du système des Nations Unies. "Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix": c'est par cette déclaration que s'ouvre le Préambule, énonçant ainsi la mission centrale de l'UNESCO. Les pères de cette institution - éminentes personnalités du monde politique, philosophique, littéraire etc. - venaient, en 1945, de vivre l'abomination; ils avaient les yeux encore emplis de l'horreur du génocide et de la guerre; à travers la vision du cauchemar, ils ont eu la vision de l'avenir et la volonté d'en préparer la réalisation: ils ont vu que pour éviter la guerre, il fallait travailler à la connaissance de l'autre, à la connaissance des autres individus et des autres cultures, sortir de son propre territoire conceptuel pour en découvrir d'autres, refuser les dogmatismes et se méfier des certitudes, accepter la diversité et en reconnaître la richesse.

Dans leur lucidité, les fondateurs de l'UNESCO ont établi, au sortir du deuxième conflit mondial, que la paix exigeait l'adhésion à "l'idéal démocratique de dignité, d'égalité et de respect de la personne humaine". Ils ont constaté que pour bâtir la paix, le développement économique était nécessaire, mais ne suffisait pas, que le développement politique était nécessaire, mais ne suffisait pas, et qu'il fallait le fondement de "la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité". Cet énoncé magistral de la mission de l'UNESCO, qui date d'un demi-siècle, n'est-il pas singulièrement actuel ?

Mais revenir à l'essentiel, ce n'est pas seulement opérer un retour aux sources. Les missions initiales, avec leur raison d'être, il faut les réinterpréter, à la lumière des conditions

(risques et chances confondus) de l'actualité. L'institution universitaire a pour mission, depuis sa création, d'accroître et de diffuser le savoir. Soit. Mais à quelle fin, dans le monde du XXIème siècle ?

Une caractéristique commune des personnalités qui ont compté dans la vie de leur communauté, qui ont fait progresser le bien-être au profit de tous - quelle que fût leur spécialité - me paraît être le **sens du temps**, le "timing", comme on dit en anglais, le choix du moment opportun. Ce jugement, qui permet de décider en temps opportun, d'échelonner judicieusement une action, de différer ou non telle autre action, est devenu d'autant plus important que le développement de la "planète communication" a rendu, pour ainsi dire, le temps synchrone pour l'humanité tout entière. C'est ce jugement qui nous permet (ou devrait nous permettre) de voir, au-delà du bénéfice immédiat, de l'avantage à court terme, l'écueil caché, l'inconvénient tardif, mais durable. C'est lui aussi qui pousse le praticien avisé à décider du traitement, même si le diagnostic est fondé sur des données incomplètes (le diagnostic parfait est celui que porte le médecin légiste, quand il est trop tard...). La prise de risques sans le savoir est dangereuse, mais le savoir sans la prise de risques est inutile. De plus, nous vivons dans un temps qui ne cesse de s'accélérer, où l'"éthique du temps" - comme je la nomme volontiers - est devenue un élément indispensable à la prise de décisions.

On a souvent fait valoir qu'à l'école, plus qu'apprendre, on devait "apprendre à apprendre". Dans le prolongement de cette idée, l'enseignement supérieur me semble investi d'une autre mission: les étudiants doivent y **"apprendre à entreprendre"**. C'est en effet parmi les diplômés de l'université que se recrutent les futurs moteurs de la vie économique d'un pays ceux qui sont, au sens large, des chefs d'entreprise parce qu'ils ont la formation, donc les compétences, la volonté, donc l'audace, et le sens des responsabilités nécessaires. Pourquoi les jeunes diplômés doivent-ils acquérir cet esprit ? Parce qu'ils sont redevables à la collectivité à laquelle ils appartiennent et doivent, en conséquence, mettre les acquis de leur formation à son service. Un diplôme ne donne pas droit à un emploi; il donne le droit (et confère le devoir) de servir la communauté en créant, en entreprenant, en innovant, en favorisant la dynamique sans laquelle une société meurt. C'est seulement si elle donne aux jeunes qui ont la chance d'y poursuivre leurs études ce **sens des responsabilités** que l'université mène à bien sa mission.

Enfin, il faut que les jeunes puissent quitter l'université avec, dans leur esprit comme dans le cœur, l'ouverture à l'Autre dont je suis convaincu qu'elle est indispensable à la survie d'une humanité au destin commun. Que nous le voulions ou non, nous vivons désormais dans un monde pluri-culturel. Tout désormais voyage - les marchandises, les idées, les données, les images, les sons, les hommes. Les flux de population vont croissant; les moyens de communication ont aboli les distances. L'interculturel est devenu incontournable. Accepter la différence de l'Autre, reconnaître partout l'égale dignité des cultures, voilà le seul comportement qui permettra à l'espèce humaine de continuer à vivre à peu près en harmonie sur une planète de plus en plus peuplée. On peut l'adopter par nécessité, par réalisme; mais on peut aussi - et n'est-ce pas autrement gratifiant ? l'adopter par conviction; dans la joie, parce que l'on adhère à un idéal de justice et d'équité. La **solidarité** est un beau mot qui recouvre une belle réalité, que beaucoup de jeunes connaissent, pratiquent et contribuent à perpétuer. Puissent tous les diplômés de l'université entretenir cette valeur fondamentale.

Mesdames, Messieurs,

Voilà, penserez-vous peut-être, une image quelque peu générale et sévère des missions de l'institution universitaire. Elle porte sur des aspects qui se présentent le plus souvent, j'en conviens, sous forme de contraintes. Mais l'université est la conscience de la société et, en tant que telle, ne peut se dérober à de tels devoirs. L'"apprentissage supérieur" seul peut donner à l'individu le sentiment de sa citoyenneté et des droits et responsabilités qui y sont liés. Il lui donne, avec le savoir, l'éthique. Et c'est seulement dans le cadre de l'éthique que la liberté s'exerce avec tout son sens. Une liberté qui, comme le dit le poète, "omnia luce perfundet", imprègne toute chose de sa lumière.